

Spleen à Bora Bora

(Polynésie française, avril 1994)

LONGTEMPS j'ai cru qu'il n'y avait au monde que ce ciel-paradis, bleu et immense, déployé sur les milliers de kilomètres du Pacifique tel un enduit sublime. Nous habitons une maison en dur à Pirae, rigolote avec ses murs jaunes, ses rangs de bananiers, à gauche du magasin La Pétillante sur la route de Papeete. Et au fond du jardin soigné par un légionnaire polonais, derrière la haie d'hibiscus et le bougainvillée aux fleurs de sang, notre lagon était une baignoire de sable, isolée de l'océan par la barrière murmurante des récifs, comme un aîné ténébreux, sujet à foucades, dont on se méfiait un peu...

Quelquefois, nous allions jusqu'à Bora Bora

pour des vacances, une partie de pêche, du far niente dans des *fare* au toit de palmes. On emmenait nos chiens et la chatte Mareta dans son panier tressé. Juste un maillot dans le sac, du monoï pour bronzer encore, des serpentins chinois qui, en se consumant, éloignaient de leurs volutes âcres les moustiques. On louait un bateau à voile rousse, le *Moana*, qui tanguait quelle que soit la mer. Les pieds sur le gouvernail, Papa lisait les livres de Gerbault sur le pont verni, et Maman, jolie comme une fleur, ceinte d'un paréo taché de sel, passait pour tahitienne. Il fallait du temps pour gagner la Divine, l'île de Bora Bora – mais à cette époque nous ne comptions rien par ces grands soleils, toujours sous le vent, escortés de pirogues basses, fines libellules au ras de l'eau.

Découverte en 1769 par le navigateur James Cook, à deux cent soixante-dix kilomètres au nord-est de Tahiti, Bora Bora reste une île paradisiaque. Trois sommets montagneux y culminent, l'Otemanu, le Hue et le Pahia, ombres noires de sept cents mètres autour desquelles bruisse un récif. L'arrivée par mer est saisissante. Par avion, cinquante minutes d'un A.T.R. à hélices d'Air Tahiti, elle l'est plus encore : on croirait aborder un vaisseau spatial portant diadème

de *motu* ou, flottant entre le ciel et l'eau, une méduse marbrée d'émeraude, aux membranes ourlées d'écume...

La piste au nord sur le *motu* Mute a été construite par l'armée américaine, vestige d'une occupation débonnaire lors de la Seconde Guerre. De quoi parer, estimait l'état-major, à une attaque japonaise et contrôler les voies maritimes. En attendant les Japonais qui les boudèrent, les soldats natifs d'Arizona comptèrent fleurette aux vahinés et eurent, çà et là, de petits Maoris blonds. Aux endroits stratégiques, on trouve encore d'énormes canons sur pivot que grignote la rouille et rongent les pluies tièdes, et des blockhaus squattés par des adolescents, un peu rebelles, fumeurs en cachette de *ganja*.

Vaitape fait office de capitale de l'île dont le tour s'autorise trente-deux kilomètres de rivages et dénombre, en plus de ses cinq mille habitants, au moins un million de cocotiers au tronc bagué. Derrière la jetée où s'amarrent les navettes, une église au toit rouge ; des panneaux de signalisation bien français ; une cabine téléphonique, une banque, un seul taxi ; une poignée de magasins, trois gendarmes en short, des trucks. Approvisionné comme l'ultime étape avant le Klondike,

le magasin général de Chin Lee, qui vend de la viande et du riz, des couverts et du papier, des pièces mécaniques et des outils, annonce sur sa vitrine l'élection prochaine de Miss Bora Bora. On précise que « la robe de soirée sera prêtée par une couturière de Tahiti », l'entrée étant « gratuite pour les vahinés ».

À la sortie du temple et de l'église, où il est naturel de chanter à plusieurs voix, les belles aux chapeaux garnis de fleurs pourpres et les messieurs bien peignés babillent sur le parvis comme dans une volière tropicale. Tout à l'heure, après les salutations d'usage, ils rejoindront le bord du lagon semé de madrépores et retrouveront la fraîcheur des arbres, ce laisser-aller consciencieux des peuples insouciant.

En des temps immémoriaux, Bora Bora se nommait Vavau. Autour des *marae* basaltiques, se psalmodiaient lune par lune les interminables généalogies, ponctuées de demi-dieux, de filles-fleurs vêtues de cheveux, durcies à la nage, de guerriers nus, bâtis pour la course et le combat au casse-tête... Alain Gerbault, à la barre du *Firecrest*, y trouva le début de sa légende. Mort en 1941, à Timor, ses cendres furent ramenées à Bora Bora, patrie d'adoption. Un monument fut

inauguré en 1951 sur les quais, entre le parking et les boutiques artisanales. De son côté, Jack London se passionna pour la pêche au caillou. À la recherche d'un paradis perdu, Friedrich Wilhelm Murnau y tourna *Tabu*, en 1929, sur un îlot sacré qui lui porta malheur. Dino de Laurentiis produisit *Hurricane*. Marlon Brando y prit femme. Paul-Émile Victor s'aménagea le *motu* Tane.

Tout au long de la côte, les hôtels ont poussé en dépit des cyclones dont les passages sont redoutés. Certains ont adopté le *fare* au toit de pandanus, cloisonné de bambou, ou le type « village lacustre » au pied d'une eau transparente comme du verre. Pourtant, il suffit de quelques pièces C.F.P., trois sourires, une poignée de main, pour se retrouver seul sur le lagon, pagayant sur le miroir de l'eau, Robinson à la découverte d'un banc de sable... Bientôt, je me ferai aux vents, aux sournoiseries des courants, saurai déjouer le lacs des coraux et, parmi ces fleurs rouges, les colonies de bénitiers aux lèvres rétractiles, les mouvements de feuillage des mille poissons-clowns, trouver mon chemin. Il est des passes où des requins aux yeux gelés viennent prendre, en des accélérations caoutchoutées, leur goûter dans la main de l'homme, et d'autres plus profondes où, bouteille d'oxy-

gène au dos, on est convié au bal aérien des raies manta – fabuleuses sensations qui semblent être accordées par quelque figure tutélaire du jardin de corail.

Devant ses cocotiers, un collier de *tiare* au cou, Ato distrait les touristes au son pincé de son ukulélé. Le bonhomme a du charisme, l'énergie d'un lutteur. En d'autres temps, il aurait été chef de tribu. Son *motu* personnel, le Topua, il me le fera visiter à six heures du matin, dans l'aube naissante. Quinze minutes de pirogue, dix minutes à patauger avec de l'eau jusqu'aux genoux, une demi-heure d'ascension parmi les roches humides pour gagner le sommet au milieu d'un fouillis de vanilliers sauvages et d'arbres à pain dont les couleurs pètent comme de la dynamite. De chaque côté de l'île, une roche creuse qui, frappée adroitement, résonne en cloche d'église.

– Le signal pour les guerriers. Des guetteurs postés sur ce *motu* signalaient l'arrivée des ennemis, et les villages alertés s'armaient pour combattre.

Ato m'observe en souriant. Ceint de son paréo bleu à fleurs blanches, machette en main, son regard doré me transperce. Il ajoute :

– J'ai fait tous mes enfants dans cet îlot. Dix-

huit au total. Avec six femmes. À Vaitape, nous sommes une grande famille. Plus tous nos « frères » à la mode tahitienne, ceux avec qui, d'instinct, nous sommes en harmonie...

Fanfan doit être l'un de ses cousins, un gailard solide qui commande aux trois 4 x 4 d'une compagnie privée. Lui et les siens vivent en montagne, sur un rectangle de terrain, parmi les *marae* truffés d'ossements humains. L'eau provient d'une source captée par une ancienne canalisation américaine ; les pistes, il les a redessinées au bulldozer. Deux fois par jour, il monte et redescend ses vallons, six touristes à l'arrière, un œil sur la compagnie rivale, des Blancs, des *Popaa*, qui lui gâchent le métier.

– On grimpe n'importe quelle côte avec ces moteurs. Mais, moi, je ne paie pas de droit de passage à chaque Polynésien. Sinon je ne m'en sortirais pas. Je suis du pays.

Et d'un geste large, mi-fier, mi-naïf, il me montre au-delà d'un champ d'ananas aux teintes métalliques la montagne, sa montagne comme, tout à l'heure encore, Ato son fragment de lagon...

Autre célébrité locale : le peintre Jean Masson, l'un des premiers à s'intéresser aux tissus décorés,

un Balthus des mers du Sud. Rosine, son modèle et sa muse, tient pension à la pointe Matira. Sa maison est pleine d'enfants et de chiens pelés, immobiles, sous la brise. Après le bain, elle râpe du coco pour des copines de Papeete. Un ingénieur indien aux dents blanches lit dans un hamac. Une fille de quinze ans tresse des fleurs en couronne sous des paréos étalés, jeune géante au teint fauve. La radio distille une chanson niaise ; un essaim de mouches amoureuses vire autour du poisson mort. Des rires dans les buissons de cassias ; une guêpe dans les bambous grêles, un papillon livide sur les pandanus...

Rosine s'essuie le front, princesse langoureuse qui règne, mesurée, sur des gestes beaux et des chats voluptueux. Elle va changer de sandales, dénouer ses cheveux crépus tant ils sont forts, se frotter les aisselles de citron. Il est onze heures dix à Matira.

– Mange donc...

– Trop tôt.

– Réflexe de *Popaa* !

Comment résister ? Je me jette sur le poisson cru, les taros, les ignames, le *uru*, le porc cuit à l'étouffée au four tahitien. Les fruits arrivent en avalanche, feu d'artifice de formes et de cou-

leurs : caramboles, mangues, pamplemousses joufflus de la taille d'une pastèque, letchis poilus, bananes naines ou séchées, quenettes en grappes... Pâte de fruits pétrie à la main, épaissie d'amidon, de sucre et de coco, le *poe* à la papaye après le *mahi-mahi* à la vanille damnerait n'importe qui ! Et pour finir une sieste sur les nattes, le regard sur les baigneuses huilées au monoï !

À Faanui, derrière son mobile en vertèbres de poissons qui tinte dans le vent, Jean-Pierre, lui, a tout connu. Il a même été aimé par la fille ayant posé pour l'étiquette de la bière Hinano, Maéa, symbole de la Polynésie. Les photos qu'il me montre datent des années cinquante, l'époque où les gendarmes lui apportaient le courrier adressé à « l'homme aux cheveux longs dans la maison de toile ». Un bateau entre les îles. Des amis dans la flambée du soleil. Des bringues infernales. Des fuites en solitaire sur des *motu* ignorés, des pêches miraculeuses.

Jadis, Jean-Pierre s'est occupé d'enfants aux Philippines, d'art brut à Papeete, de jolis minois un peu partout. Il a appris le tahitien sur l'oreiller, connu Arletty et Boullaire. Gagné sur les tabous et les légendes, son *fare* peuplé de *tiki* est ouvert à tous et au grand vent. Et comme il

pleut, il dit simplement, avant d'aller uriner parmi les bananiers :

– C'est du bonheur avant le bonheur.

Son chien à la Gauguin s'approche et me renifle. Je resterai dîner d'une assiette de poisson sous les murs frais envahis de lézards roses. Avec parcimonie, il me dévoile ses trésors : une strombe-taureau, des troques, un casque-roi, trois nactiques, autant de porcelaines tigrées.

– L'essentiel, c'est que nous nous soyons rencontrés. Un jour, j'irai mourir au lac Titicaca.

La nuit, les jeunes femmes en cheveux dans des robes bonbon et les garçons au torse tatoué de bleu ont disparu. Vaitape est désert. Les étals de pamplemousses, de mangues et de sachets de cacahuètes ont roulé leur auvent. Plus un vélo, plus un scooter où l'on monte à trois, le plus frêle en sandwich. Les bateaux s'accrochent à leur ancre, les marins à leur verre. Le récif a retrouvé une voix sourde : aux jumelles, c'est de la chantilly qui fuse sur le rempart sous-marin de l'île. L'heure des crabes à cocotier qui combattent sur la plage, des fantômes *tupapau* aux mains molles et aux yeux laiteux, l'heure du noir originel...

– Le *fare* est sur un *marae*. Hier soir, un va-

carne pas possible ! Alors je parle aux esprits, ils se calment. Je ne suis que de passage !

Et de dehors, sous les ramures déployées des arbres à pain, monte alors comme une rumeur tiédie et grave, l'enivrement d'un charme pesant. Les *Popaa* ont pris sous la lampe à pétrole qui grésille des reflets de coquillage. Les mots résonnent. Jean-Pierre allume une cigarette. Il murmure, transparent :

– La nuit sur Bora Bora et au-dessus du grand lagon, vous verrez, le ciel est magnifique. Ici tout est donné, profitez-en, c'est le dernier jardin des dieux oubliés...